





Marguerite julia

# SUR SIS

TOME 1

*Un Parfum de fin du  
monde...*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-7070-5

© Marguerite Julia

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même auteur :

Sursis, Tome 2 - Renaissance

Le Droit des larmes

Dans les yeux des autres, suivi de Symphonie

Pour une amourette...

La Mutine, une canonnière au Tonquin, Tome 1 – 1884, Vers  
une guerre absurde

La Mutine, une canonnière au Tonquin, Tome 2 - 1885, Le  
siège de Tuyen Quan et ses conséquences

La Mutine, une canonnière au Tonquin, Tome 3 – 1886,  
dernière mission avant le retour en France

*A Françoise P. Première lectrice, car grâce à elle je me suis remise sérieusement à l'écriture, en m'excusant d'avoir fait exprès de lui envoyer mon roman par épisodes en choisissant toujours le moment qui la laisserait le plus en haleine. Mille mercis car sans son avidité à me lire, je n'aurais peut-être pas eu la confiance nécessaire pour aller jusqu'au bout.*

Campée sur le pont du bateau, Hélène profitait des premiers rayons du soleil pailletant l'onde tranquille qui clapotait sous ses pieds. Les yeux fermés, elle humait l'air marin à l'écoute du moindre bruit. Une légère brise soulevait ses courtes mèches blondes. Elle avait du mal à réaliser qu'un tel calme, une telle sérénité pouvait faire suite à la violente tempête qui les avait tenus éveillés une partie de la nuit. Le catamaran ne se révélait pas être l'embarcation la plus confortable par temps agité. Les brusques changements d'humeur de l'océan ne cessaient de l'étonner et la confiance aveugle qu'elle avait pour son époux en tant que comptable était loin d'égaliser celle que pouvait lui inspirer l'apprenti marin qu'il était devenu ces derniers mois. Cette folie de partir sur les mers avec leur fils de 8 ans ne cessait de la surprendre. Elle, si craintive, s'étonnait encore de s'être lancée dans cette aventure insensée et imprévisible. Il fallait vraiment qu'elle eût envie de larguer les amarres pour s'embarquer sur ce catamaran. Bien sûr ils avaient été bien formés et bien préparés, et son amour de la mer avait fini par prendre le dessus sur sa peur du risque, du danger et de l'insécurité mais elle n'en revenait toujours pas d'être là, au milieu de rien, juste satisfaite de profiter du lever du jour. La vague inquiétude d'être dans la totale ignorance de leurs coordonnées sur cet immense océan depuis l'accalmie assombrissait à peine le bien-être de se chauffer au soleil. Le bateau glissait sur une mer plate et quasi immobile. La radio et tous les appareils avaient rendu l'âme pendant la tempête, mais rien ne pouvait gâcher cette sérénité. Vivant ! Être vivant suffisait à son plaisir... Elle n'eut d'ailleurs pas le loisir de laisser cette inquiétude l'envahir car Yann glissa la paume de ses mains sur son dos. Elle n'ouvrit pas les yeux, attendant le contact de son buste contre elle et la caresse de ses lèvres sur sa

nuque. Le souffle rassurant de son époux chassa son soupçon d'anxiété et elle laissa aller son corps contre le sien, confiante. Elle ne doutait plus qu'il ne trouve la panne et les ramène à bon port sans encombres. Comme toujours. Il était son roc, le pilier sur lequel se maintenir en cas de naufrage. Comme il l'avait été un an auparavant, à la mort de leur fils aîné. Malgré le drame qui avait bouleversé leur vie, tant qu'il serait à ses côtés, elle ne s'effondrerait pas. Tant qu'il poserait ses mains sur ses hanches et qu'elle lirait le désir qu'il avait d'elle dans son regard, tant que son visage s'éclairerait de ce sourire espiègle qui la rendait belle, elle ne faiblirait pas. Une petite main chercha la sienne, glissant ses doigts menus entre les siens. Elle ébouriffa la tête blonde de son petit garçon se persuadant qu'elle n'avait rien à envier. Régis était mort à 15 ans à peine, dans cette chambre d'hôpital sordide, sans attendre le retour de sa mère, mais elle n'était pas seule pour traverser l'épreuve.

Malgré tout, la douceur de cet instant ne parvint pas à gommer très longtemps le malaise éveillé par l'incertitude de leur localisation sur ce désert aquatique et elle ne résista pas à l'impatience de questionner Yann sur l'avancée de ses réparations. Il se détacha doucement d'elle et ronchonna.

-Je viens de me lever Hélène, décompresse un peu. Regarde autour de toi !

D'un geste, il lui désigna l'océan et la força à écouter le silence apaisant des lieux puis reprit :

-Tu crois vraiment que tu vas être en retard quelque part ?

Elle fit la moue. Son pragmatisme avait brisé le charme et elle s'en voulut.

-Ne te moque pas, dit-elle en serrant son fils contre elle.

Il lui sourit.

-Si, je me moque. Il l'embrassa nonchalamment et ajouta, "non, je ne me moque pas, je te bouscule, c'est tout. Allez, viens prendre ton petit-déjeuner, je suis certain que tu es là depuis des heures.

Elle lui rendit son sourire et la main toujours liée à celle



de son fils, le suivit dans le carré.

Assis autour des restes du petit-déjeuner, Yann ne pouvait ignorer l'angoisse qui se lisait à nouveau sur le visage de son épouse. Il ne lui en voulait pas, elle était ainsi. Elle gardait pourtant le courage de lui sourire. Il ne laissa donc pas durer cet instant de repos plus longtemps et retourna à la cabine radio. Il avait conscience que sa femme se reposait entièrement sur lui. C'était à la fois pesant et satisfaisant. Il se voyait la plupart du temps investi d'un rôle important. Une roue essentielle du carrosse. Avant de disparaître dans la cabine, il ne put s'empêcher de se retourner. Son désir d'elle l'envahit immédiatement et il résista à l'envie de revenir sur ses pas pour l'enlacer. L'éclat malicieux qu'il vit dans ses yeux verts lui fit comprendre qu'elle devinait ses pensées et il se détourna avant de céder à ses pulsions. Il s'engouffra dans le cockpit un peu bougon. Il aurait préféré s'allonger sur le pont et profiter de cette agréable journée de début juillet, enfin, d'après ses calculs approximatifs car le calendrier avait perdu beaucoup de son importance depuis leur départ de Concarneau. Contrairement à Hélène, il ne trouvait pas déplaisante cette perte dans l'espace et le temps, cette passivité, cette vie en dehors des règles quotidiennes lui convenait parfaitement. Mais Hélène avait besoin de repères, d'autant plus que ces derniers jours avaient été pénibles, entre brouillard, pluie, froid, et enfin cette tempête pour couronner le tout. lui-même aurait bien fait un break. Cependant, il admettait qu'Hélène avait sans doute raison sur un point, ils pouvaient, si la situation durait trop longtemps, manquer de vivres, et surtout d'eau douce, et il se devait de ramener sa famille à terre.

Tout en préparant, une salade avec le contenu varié d'un mélange de boîtes de conserve, Hélène guettait d'une oreille attentive la progression des réparations mais l'abondance de jurons et de grognements la garda d'aller y mettre son nez et encore plus de poser des questions qui s'avéreraient à coup sûr,

idiotes. A chacun sa place, et, dans ce domaine, elle ne lui était d'aucun secours. Une fois la préparation du repas achevée, elle comprit au "putain de merde" retentissant que ce n'était pas le moment de lui suggérer de venir s'asseoir à table et elle alla rejoindre son fils qui terminait une série de calculs. C'est un principe sur lequel elle n'avait pas faibli. Un voyage oui, l'illettrisme, non. Elle aurait aimé être institutrice, elle était traductrice. Elle assimilait les langues avec une facilité déconcertante, en parlait parfaitement cinq, en connaissait sept. Et pendant que son fils travaillait sur ses devoirs, elle en avait profité pour se mettre au chinois. Elle examina le visage de son enfant, le frémissement de ses fossettes à chaque nouvelle difficulté, le froncement des sourcils en pleine réflexion, tic qu'il tenait de son père. Sa petite main entortillait l'une de ses boucles blondes. Le plaisir qu'il semblait prendre à résoudre ces problèmes la sidérait, elle qui avait eu tant de mal à comprendre la règle de trois ! Un jour, c'est certainement lui qui lui expliquerait les leçons de mathématiques. Il rejetait de temps en temps les mèches blondes qui lui tombaient sur les yeux. Il faudrait songer à les couper. Mais bon, ici, à quoi bon soigner son image. Il ressemblait à un petit ange sauvageon avec sa peau brunie sous le casque d'or. Elle attrapa son manuel de chinois.

Yann ne les rejoignit pas pour le déjeuner. Elle lui apporta un bol qu'il avala entre une clé et un tournevis mais elle ne posa aucune question. Elle savait calmer sa curiosité quand il le fallait. Elle reprit place sur le pont et s'allongea au soleil. Elle s'en voulait de se prélasser alors qu'il n'avait quitté le cockpit que pour soulager sa vessie. Même au milieu de l'océan il fallait que des tracasseries viennent vous pourrir l'existence ! Elle était partagée entre l'envie de lui proposer de la rejoindre et la sagesse de le laisser. Il fallait reprendre contact avec le monde des humains. Ils ne pouvaient dériver indéfiniment. Elle se souvint de l'histoire de cet homme qui avait erré treize mois sur les mers avant d'être retrouvé, nourri de poisson et abreuvé de

sa propre urine. Elle frissonna à cette idée. Non, il fallait laisser Yann travailler.

Le poids de la culpabilité due à l'oisiveté avec, comme bruit de fond, les jurons de son époux, commençait à devenir insupportable. Trois jours, et toujours rien. Trois longues journées ensoleillées, chaudes, trop chaudes. Plus un souffle de vent. Trois journées et trois nuits interminables à ne pas trouver le sommeil, Yann tournant et se retournant dans le lit à la recherche d'une solution. Le catamaran errait sur une mer d'huile. Au matin du quatrième jour, Hélène se réveilla curieusement reposée. A ses côtés, la place était froide. Elle comprit qu'il n'avait pas passé la nuit auprès d'elle. Elle se leva, hésitante, un peu effrayée par ce qui l'attendait. Pourtant, pas de cliquetis, pas de jurons. Et quelle ne fut pas sa surprise de le trouver allongé au soleil, lisant sereinement un magazine. Sa barbe avait poussé et les poils drus et bruns qui mangeaient son visage émacié lui donnaient un air sauvage très éloigné de son allure d'employé de bureau qu'elle lui avait toujours connu. Ses yeux noisette semblaient survoler plus que lire les pages du magazine, déjà obsolète de toute façon. Elle admira sa silhouette élancée et mince, son torse étroit quoique que quelque peu étoffé par ces journées en mer, sa peau brunie par le soleil qui faisait luire les quelques poils blancs sur sa poitrine. Il tourna vers elle son visage aquilin, que la barbe de trois jours creusait encore plus que d'habitude. Elle sourit. Il l'invita à s'allonger auprès de lui. L'immense poids qui pesait sur sa poitrine s'évanouit et elle vint se blottir contre son épaule avec précipitation.

-Je t'ai tant manqué ? Plaisanta-t-il.

-Oui, parvint-elle juste à articuler.

-Excuse-moi.

-Je t'excuse.

Elle hésita avant de lui poser, d'une voix timide, la

question cruciale.

-Tu as réussi ?

Elle remarqua le léger froncement de sourcils vite réprimé.

-Pas tout à fait, mais je suis sur la bonne voie. Il manque un truc. Et puis c'est bizarre...

-Quoi ?

-Rien, trancha-t-il sèchement en posant sa bouche sur son front. "Il faut juste que je réfléchisse.

-Ça veut dire que tu fais une pause, tu passes une journée avec nous ?

-Oui, une journée ne changera rien. Mais pour le moment je préférerais profiter du sommeil de notre fiston, murmura-t-il en l'entourant de ses bras.

-Pas ici tout de même !

-Ce serait paradisiaque mais le risque d'être surpris par notre petit ange serait trop grand.

Il se leva et tendit sa main vers elle. Le seul éclat espiègle de son regard la fit vibrer de désir. -Viens...

A peine bercée par le roulis du bateau, presque immobile sur l'océan sans ride, Hélène observait son époux, guettant les mouvements réguliers de sa respiration. Elle n'osa pas le toucher de peur de le réveiller et se glissa délicatement hors de ses bras pour se faufiler vers l'extérieur de la couchette sans un bruit. Avant de tirer le rideau qui les isolait du carré, elle se retourna sur le corps nu impudiquement étendu, savoura un instant la beauté du spectacle de l'homme comblé, apaisé, abandonné dans la plénitude du sommeil. S'éloignant presque à regret, elle passa côté cuisine pour se chauffer un café qu'elle alla boire sur le pont.

Le soleil cognait déjà et elle chercha un coin à l'ombre des voiles pour boire son breuvage. Elle renversa sa tête en arrière. Tout était si calme, si silencieux, trop peut-être. Observant le ciel bleu immaculé, elle s'interrogea sur leur latitude. Pas un nuage, certes, mais pas non plus une seule

traînée blanche et rectiligne laissée par les avions de ligne qu'elle s'amusait toujours à suivre des yeux depuis l'enfance, imaginant les pays merveilleux que les passagers allaient découvrir. Elle plissa les yeux, regarda plus attentivement. Non. Décidément rien. Aucun avion ne semblait traverser cet espace aérien. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention depuis leur départ, mais cela lui parut soudain incohérent. Elle n'avait pas osé demander à Yann de précisions sur ce "truc bizarre", de peur de gâcher leur petit moment à deux. En savait-il plus sur le lieu où ils se trouvaient ? Grâce aux étoiles, il devait bien en avoir une idée ! Il avait appris plus qu'elle sur le sujet. Ce monde moderne qui ne repose que sur des machines a bien des inconvénients, songea-t-elle. Une angoisse l'étreignit soudain. Elle se sentit seule, isolée, oubliée. Elle remua la tête comme pour chasser cette pensée. Elle était idiote. Ils étaient certainement hors d'un couloir aérien et Yann les ramènerait sur le continent bientôt. Ça ne faisait aucun doute. Cette solitude, ils l'avaient désirée en quittant Concarneau quatre mois auparavant. Laissant derrière eux une famille inquiète pour leur santé mentale et des proches ne sachant plus quel sujet de conversation aborder pour ne pas réveiller la douleur de la mort de leur fils. Ils auraient voulu leur crier, " on est toujours pareils, les mêmes êtres humains ! Une philosophie un peu différente peut-être, mais les mêmes, et on vivra avec ça". Ils avaient préféré fuir. Ils comprenaient le malaise des autres mais ils ne voulaient pas non plus avoir à le porter. C'était un choix. C'était le leur.

Elle ferma les yeux et se perdit dans le souvenir des caresses de son époux. Apaisée par cette pensée, elle n'entendit pas tout de suite les chuchotements de son fils. Il semblait en conversation très sérieuse avec quelqu'un mais elle ne percevait que le son de sa voix à lui. Personne ne lui répondait. Elle tendit l'oreille pour saisir les mots de ce monologue, mais, n'y parvenant pas, intriguée, elle se leva pour le rejoindre. Elle ignorait toujours l'impact de la perte de son frère sur Maxime. La perte d'un enfant est une chose, la perte d'un frère en est une

autre et elle n'était pas certaine d'avoir su la gérer, perdue dans sa propre douleur. C'est le cœur battant qu'elle s'approcha de lui. Il était accroupi à l'avant du bateau et caressait ce qui lui sembla être une peluche. Quand elle s'agenouilla derrière lui, elle ne maîtrisa pas un cri de surprise. Il sursauta et regarda sa mère, l'air soucieux. L'enfant ne caressait pas une peluche mais passait une main attendrie dans les plumes d'un oiseau inerte.

-Il ne bouge plus maman. Il est malade tu crois ?

Elle attrapa la main de l'enfant pour qu'il cesse ses caresses.

-Je ne sais pas bonhomme, mais tu ne devrais pas toucher un animal que tu ne connais pas. Ça peut-être dangereux.

-Mais il ne peut pas me faire de mal maman, il ne bouge plus ! S'exclama l'enfant presque en colère.

Puis il ajouta, plus bas :

-Il est mort n'est-ce pas ?

-Je pense oui. Un animal mort, ça peut-être dangereux.

-Comme quand ils ont raconté à la télé, quand on avait plus le droit de sortir les poules ?

Hélène déglutit.

-Oui, c'est ça. Il faut le remettre à l'eau maintenant.

-Je peux garder une plume maman, elles sont tellement belles ?

La voix forte et brutale de Yann arrêta son geste.

-Ne touchez pas à cet oiseau !

En un instant il avait sorti un chiffon et avait jeté la mouette à la mer.

-Mais papa !

-Ne discute pas et ne touche plus jamais à un oiseau mort, c'est compris ?

Tremblotant sous l'effort de retenir ses larmes, Maxime considéra son père avec saisissement et articula un "promis papa" si vibrant qu'Hélène en frémit. Yann se détendit subitement, sourit et ébouriffa la tête de son fils. On leur avait tellement monté la tête avec ces histoires de grippe aviaire qu'il

prit conscience que sa réaction était certainement un peu excessive.

-Va jouer maintenant, je vais retourner travailler.

Quand Maxime se fut éloigné, Hélène prit la parole un peu sèchement.

-Ce n'était peut-être pas nécessaire Yann.

Les sourcils de Yann tressautèrent, elle connaissait bien ce réflexe d'inquiétude. Il ne lui répondit pas et retourna dans le cockpit. Comment lui dire que, la veille, un bruit sourd l'avait attiré sur le pont, et que ce bruit sourd était le choc d'un oiseau mort s'écrasant sur le bateau... Il s'était étonné de cette chute soudaine et violente alors que l'oiseau ne montrait aucune marque de blessure. Il l'avait jeté à la mer en se disant qu'après tout, il ne s'était jamais posé la question de comment mourrait un oiseau. Il n'était pas un spécialiste en ornithologie et s'était juste rassuré en se disant que puisque l'oiseau était là, la terre n'était pas loin. Alors pourquoi inquiéter Hélène tout de suite, avait-il pensé, il aviserait si le phénomène se reproduisait. Seulement, la découverte de ce deuxième oiseau l'encourageait à réparer la panne au plus vite.

Hélène n'avait pas été dupe et se demandait ce qui tracassait tant son époux. Le corps de l'oiseau avait disparu et elle suivait du regard les plumes éparées qui mouchetaient l'océan. La panne ne pouvait être la raison principale de ce brusque accès de colère. Elle rejoignit son fils et lui proposa de cuisiner histoire de passer le temps et d'apaiser la tension. Maxime s'assit sur la banquette, les mains posées devant lui. Il prit un air songeur. Hélène se plaça devant lui et s'accroupit pour être à sa hauteur. D'une main douce elle releva son visage vers le sien.

-A quoi tu penses, bonhomme ?

-L'oiseau, s'il est malade, il va contaminer les poissons maman ?

-Contaminer ?

-Eh bien oui, c'est ce qui se passe quand on jette un



cadavre dans l'eau, alors, si en plus il est malade ?

-Je n'y connais pas grand-chose, mais je pense que des cadavres, dans la mer, il doit y en avoir plein tu sais. Ce n'est pas comme dans un puits. Il faut bien que les poissons meurent ! Je ne pense pas que tu aies des raisons de t'inquiéter.

-Alors pourquoi papa était si en colère ?

-Il est juste inquiet et agacé de ne pas trouver ce qu'il veut. Quand il aura réparé la radio, tout ira mieux.

Elle l'embrassa affectueusement et sortit la poêle à pancake ce qui eut pour effet de dessiner un large sourire sur le visage du petit garçon. Il se leva pour lui donner un coup de main. Ces dernières années, ils avaient eu si peu d'occasions de partager des moments comme celui-là en raison de la maladie de son frère. Mais c'était du passé à présent, des souvenirs déjà remisés bien loin dans sa mémoire. Il avait la faculté de vite oublier tout ce qui le contrariait et son enthousiasme prenait toujours très vite le pas sur sa mélancolie. Il dévora ses panscake, collé contre sa mère, si heureux, dans un sens, de ne l'avoir que pour lui.

Quand elle entra dans le cockpit avec une assiette, le bref merci un peu sec qu'elle reçut l'empêcha de partir sans un mot.

-Tu m'expliques ? S'exclama-t-elle.

Yann se retourna si vivement qu'il se cogna au siège. Se frottant le front, il fit face au visage irrité de son épouse et soupira.

-Désolé. Mais tu sais aussi bien que moi qu'il ne faut pas toucher à un animal mort.

-Je le sais, Maxime le sait, mais pourquoi tant de... brutalité ?

-Oui, bien sûr. Il s'assit sur le siège et l'attira à lui. "Tu dois me laisser finir, Hélène.

-N'oublie pas tes crêpes. Elles sont encore chaudes, dit-elle d'un air pincé en le repoussant doucement. Avant de passer la porte elle demanda encore : " Tu ne me caches rien Yann ?

Il se tourna vers elle et lui fit son plus beau sourire, trop franc pour être sincère.

-Rien. Promis.

Elle haussa les épaules et le laissa sans se retourner. Elle ne vit donc pas le tressautement soucieux de ses sourcils revenir instinctivement. Yann mit quelques minutes avant de parvenir à se remettre au travail avec efficacité. Comment lui dire que soudain il avait eu peur de perdre son fils. Que le calvaire qu'ils avaient vécu, il craignait chaque jour de le revivre, qu'il ne se sentait plus à l'abri du malheur... C'était censé être lui, l'homme fort.

Tout ou presque était à nouveau en état de marche et Yann avait même réparé toutes les petites avaries que le catamaran avait subies lors de la tempête. Pourtant le pli soucieux ne quittait le front de Yann mais Hélène le mettait sur le compte de l'absence de nouvelles de leurs proches. Ils savaient à présent qu'ils se rapprochaient des côtes canadiennes, sans grandes précisions, et comme elle s'étonnait du silence radio, Yann lui avait dit qu'il ne pouvait pas la réparer faute de pièces. Assis côté salon, regardant pour la énième fois le dessin animé préféré de Maxime, la petite famille se reposait. Le vent ne soufflait toujours pas et le bateau ressemblait plus à un radeau abandonné au milieu de l'océan qu'à un fier voilier. Il n'y avait plus qu'à attendre, alors, ils tuaient le temps comme ils le pouvaient. Maxime était ravi. Ce voyage était à ses yeux la meilleure idée que ses parents n'aient jamais eue. Parfois lui manquait, il est vrai, un compagnon de jeu, mais il se disait qu'une fois sur terre, il ne tarderait pas à se faire de nouveaux amis et que ce devait être formidable d'avoir des copains sur toute la planète.

Un soir où le couple profitait de la douceur de la nuit pour admirer la lune et les milliers d'étoiles qui criblaient le ciel, un clapotement les fit sursauter. Ils crurent d'abord à un poisson, mais la vue des plumes blanches qui remontaient à la surface les pétrifia. Hélène se tourna vers Yann, qui, sourcils froncés, était comme hypnotisé par ce spectacle. Sa main tressauta sur sa hanche.

-Tu me caches quelque chose, Yann.

Il la serra plus fort contre lui et passa sa main dans ses cheveux.

-Tu ne te fâcheras pas Hélène ?

-Comment veux-tu que je sache !

Elle s'écarta et plongea son regard dans le sien.

-La radio est réparée, révéla-t-il.

Au ton peu enthousiaste de sa voix, elle éprouva un mélange d'espoir et de consternation.

-Tu as eu des nouvelles... des mauvaises nouvelles...

-Oui, enfin non. Disons que je ne sais pas.

-Ce n'est pas très clair !

-Le message non plus ne l'est pas.

-Je peux l'écouter ?

Il se leva et ils allèrent directement dans le cockpit. Hélène s'assit et Yann mit en marche l'enregistrement. Il émit d'abord un fort grésillement, puis Hélène reconnut la voix de sa mère, très basse, très faible.

-Hél...a chérie.... c'est ....mam.... Je...sais pas.... contacte-moi vite... surtout.... reviens pas... le grésillement s'accentua et Yann éteignit.

-Tu n'as rien d'autre ?

-Rien d'intelligible.

-Elle a l'air effrayée.

-Je sais.

-Et tu as ce message depuis longtemps ?

-Oui. Je ne voulais pas t'inquiéter vu que nous ne pouvons rien faire.

-Tu ne l'as pas contactée ?

-J'ai essayé. Il n'y a aucune réponse. La radio marche, mais je ne joins personne. Comme si personne n'était là, de l'autre côté, pour m'écouter et me répondre.

-Et pourquoi me le dire maintenant ?

-Les oiseaux.

-Quoi, les oiseaux. !...

-C'est le troisième. On doit prendre une décision. Soit on continue, soit on retourne à Concarneau pour voir nos familles, et comprendre.

-On rentre.

-Je pense qu'elle te prie de ne pas revenir.

-Mais Yann ! On ne peut pas rester sans nouvelles ! On

doit retourner là-bas !

-Je ne sais pas Hélène. D'un autre côté, je me dis qu'étant donné la distance que nous avons déjà parcourue, il sera plus simple et plus rapide de prendre un avion une fois arrivés au Canada.

-C'est vrai.

Le soir même, comme pour donner raison à leur décision, le vent se leva.

Le soleil venait à peine de se lever lorsque Maxime atterrit d'un bond sur la couchette de ses parents. Et là, face à eux, il s'immobilisa, muet, effaré.

-Papa, maman, articula-t-il dans un souffle.

Puis il se tut comme si ces deux mots avaient épuisé toute son énergie.

Yann se redressa et observa son fils attentivement. Maxime restait là sans dire un mot, hébété. Son cœur se mit à battre plus vite.

-Reste là, ordonna-t-il à son épouse.

Sans prendre la peine d'enfiler un pantalon sur son caleçon, il s'extirpa de la couchette et atterrit brutalement dans le carré. Il traversa l'espace qui le séparait du pont avec une angoisse grandissante. Une fois dehors, il eut un violent mouvement de recul et faillit renverser Hélène qui n'avait pu refréner sa curiosité. Ils détaillèrent la surface de l'eau avec un effroi qui leur noua les entrailles. Le bateau semblait naviguer dans une décharge. Là une chemise, ici, une basket, plus loin un ours en peluche, au milieu de restes de repas et de bouts de choses indéfinissables. L'océan était jonché de détritiques de toutes sortes. Hélène retourna à la couchette pour s'occuper de Maxime. Elle le conduisit à la cuisine et lui servit un bol de céréales. Maxime restait muet et Hélène ne savait que dire. Le silence était pesant mais elle ne parvenait pas à le briser. Elle s'assit à ses côtés et le regarda manger un instant avant de l'embrasser et de remonter sur le pont.

Yann, accroupi sur un flotteur, était penché au-dessus de l'eau. Le bateau était entièrement entouré d'une masse mouvante d'objets flottants. Yann fouillait d'une main fébrile dans ce qui ressemblait à des décombres.

-Qu'est-ce que c'est Yann ?

-Je pense que c'est l'épave d'un avion.

Elle blêmit.

-C'est plus grave qu'une chute d'oiseau cette fois.

-Ce n'est sûrement qu'une coïncidence, Hélène, une simple coïncidence.

Il se voulait rassurant mais gardait les sourcils froncés. Hélène eut une pensée pour les malheureux passagers de l'avion. Elle les imagina engloutis sous les eaux. Il lui semblait presque pouvoir les voir à travers les flots. Yann se leva brusquement :

-Le vent est bon. Partons d'ici. Reste avec Maxime, on ignore ce qui pourrait remonter à la surface.

A l'idée d'un corps gonflé et bleui qui pourrait soudainement refaire surface, Hélène acquiesça et rejoignit l'enfant pendant que Yann allait dans le cockpit, priant pour ne pas rencontrer de trop gros débris pouvant endommager la coque.

Quand il les rejoignit, il était encore plus soucieux. Maxime feint de s'intéresser à ses devoirs mais il l'observait à la dérobée. Hélène posa une tasse de café devant lui et prit place sur la banquette. Dans le silence du trio, résonnaient le claquement de voiles et le clapotis des vagues heurtant les flotteurs. Le bateau avait repris une vitesse de croisière, mais Hélène n'était pas pour autant plus rassurée. Elle s'était enveloppée dans un grand châle de laine. L'air s'était subitement refroidi. A moins que ce ne fût son inquiétude qui ne la glaça.

-Tu peux aller jouer bonhomme, proposa Yann à son fils.

Maxime leva les yeux sur sa mère, interrogateur, et sur

un geste de sa main quitta la banquette pour aller s'allonger sur sa couchette. Il n'avait aucune envie de retourner sur le pont. Ce qu'il avait vu le matin même lui avait fait bien trop peur. Il attrapa un jeu électronique et se plongea dans l'aventure des petits personnages sautant et lançant des noix de coco. Pourtant, il n'y porta pas toute son attention et écouta ses parents. Il voulait savoir.

Yann posa sa main sur celle de son épouse.

-Tu as vu quelque chose ?

-Non, rien. Pas un corps, ni vivant ni mort.

-C'est un accident d'avion. Cela arrive. Pourquoi ça t'inquiète autant ?

-Les secours ...

Hélène leva les sourcils.

-Oui, les secours, reprit-il. Pourquoi n'a-t-on vu aucun secours ? Un avion, de nos jours, ça ne se volatilise pas ! Enfin, normalement... Si il y a bien eu accident, il devrait y avoir des secours ! Des hommes se sont inquiétés. Alors pourquoi pas de secours ?

-Ils n'ont peut-être pas encore localisé l'épave. Ou ils sont déjà repartis.

-Tu crois qu'ils laisseraient autant de bazar !

-Je l'ignore.

-Et s'il y a eu des secours, nous n'avons rien vu ni rien entendu.

-Ça a peut-être eu lieu il y a des jours !

-Non, je ne crois pas. Tous les débris sont rassemblés, ils auraient dû s'éparpiller.

-L'accident daterait de la tempête ! Depuis la mer est si calme.

-J'ai le sentiment que l'avion n'a pas explosé en plein vol. Il a plongé au fond de l'océan avec tous ses passagers, il s'est certainement disloqué en entrant en contact avec l'eau. Il y a très peu de débris, surtout des affaires personnelles, comme échappées de valises et de sacs. Les passagers sont

certainement morts noyés au fond de l'océan. Cet avion a fait un piqué dans l'océan.

Hélène posa son visage dans ses mains.

-Tu penses à un attentat... Tu penses qu'il se passe quelque chose à terre dont ma mère a voulu nous informer et...

-Je ne sais pas ! On est là au milieu de nulle part, aucune communication, personne au bout du fil, c'est comme si...

-Comme si quoi... Murmura-t-elle tout en craignant la réponse.

-Non, c'est une idée complètement dingue. Nous serons bientôt fixés quoi qu'il en soit. D'après mes calculs nous verrons bientôt la terre.

Il l'embrassa et s'éloigna d'un pas vif vers la cabine de douche, assez rapidement pour éviter toute question. Hélène resta un long moment immobile là où il l'avait laissée, les bruits de l'océan résonnaient dans sa tête. Ses tympans vibraient du bruissement des vagues et lui donnait la migraine.

Maxime posa son jouet et colla sa joue au hublot. Une immense terreur l'envahit, terreur d'incompréhension et d'incertitude. Il ferma la main sur celle imaginaire de son frère, ce geste qui le rassurait quand il allait mal. Mais la terreur resta. Quelque chose s'était passé sur la terre ferme en leur absence. Quelque chose de grave, et plus rien, jamais, ne serait comme avant. Il en avait la certitude. Il fixait l'océan, comme hypnotisé, et des larmes roulèrent sur ses joues.

Yann ne s'était pas trompé. La terre n'était pas loin et trois jours suffirent pour la rejoindre. Trois jours à la fois pesants d'angoisse et rassurants car rien d'anormal n'avait troublé la routine du voyage. Le soleil brillait toujours, mais les températures avaient chuté et Yann se demanda s'ils n'étaient pas trop remontés vers le nord. Malheureusement, l'approche de la terre ferme n'apporta pas le réconfort escompté. Assis sur le pont avant, les yeux rivés sur la vaste masse sombre des terres qui s'approchaient, côte à côte, comme installés devant



un écran de cinéma, la petite famille éprouvait une terrible appréhension. Les côtes se précisaient, petit à petit, mais rien ne brisait le silence hormis les claquements de l'eau sur la coque. Yann se leva et se mit à la barre. Enfant, Hélène aimait marcher sur les roches découpées de Bretagne, s'y croyant comme dans un château fort naturel. Elle était persuadée d'être devant ce qu'il y a de plus grand que la nature ait jamais créé. Mais, comparé aux côtes découpées de son enfance aux allures de forteresse, ce qui se profilait devant elle dépassait l'imagination. Le gigantisme des falaises qui plongeaient leurs pieds larges dans les flots agités lui donna le vertige. Un phare, planté au sommet de l'une d'elles, lui rappela la décoration miniature du train électrique de son père. Quelques planches de bois dans un monde de géant.

Yann avait manœuvré le bateau et longeait maintenant les côtes, à la recherche d'un endroit pour accoster. Cette fois il en était certain : ils étaient beaucoup plus haut que prévu et les falaises opposaient une barrière naturelle à toute approche humaine. Hélène ne s'étonna pas de l'absence de présence de l'homme en ces lieux hostiles, mais elle ne put s'empêcher de frissonner en songeant qu'ils n'avaient pas vu un seul oiseau depuis que les terres étaient en vue. Elle repensa aux mouettes échouées sur le bateau et craignit le pire.

C'est alors qu'elle les vit, des dizaines, des centaines même sans doute, peut-être plus encore. Au détour d'une falaise, s'allongeait une crique. Et ils étaient là. Des mouettes, des fous de Bassan mais aussi des phoques, entremêlés, allongés presque les uns sur les autres dans la douce moiteur de cet après midi. Un tapis épais d'animaux marins et volants, immobiles, trop immobiles. Oui, ce qui avait dû être une masse mouvante n'était plus qu'un amas de chair et de plumes. Un charnier. Peu à peu l'odeur leur parvint. Pas une odeur de sang, non, une odeur de pourriture émanant des cadavres caressés par les vagues. Hélène cacha le visage de son fils contre elle. Ses yeux se mouillèrent et elle essuya vivement une larme. Cette fois l'angoisse se justifiait. Ils ne pouvaient plus se voiler la

face. Quelque chose s'était passé et avait bouleversé le monde. Yann vira de bord brusquement et s'éloigna des côtes pour redescendre vers le sud.

#### 4

Yann ne quittait presque plus le cockpit. Il dormait peu et les rares moments où il s'allongeait auprès d'Hélène, il se tournait et se retournait sans arrêt. Une semaine passa. Ils étaient à nouveau en pleine mer et continuaient à descendre vers le sud. L'air s'était réchauffé. Le Labrador et ses côtes froides et sauvages s'éloignaient. Hélène restait longtemps sur le pont, le soir, attendant désespérément que Yann se décide à la rejoindre, elle s'y attardait jusqu'à la tombée de la nuit, un livre à la main mais ses pensées étaient ailleurs. Et un soir, elle la vit. Elle se leva doucement et s'approcha de l'eau. De longues ombres oblongues coupaient l'horizon. Plus loin, des formes géométriques plus ou moins grandes, et devant une armée de silhouettes mouvantes, se balançant comme des pendus au bout d'une corde. Yann se dirigeait droit sur elles. Dans l'obscurité tombante, Hélène eut du mal à distinguer les contours de ce paysage fantasmagorique. Le bateau s'immobilisa. Yann avait jeté l'ancre à une distance respectable de la côte comme s'il craignait de découvrir trop vite ce qui les attendait. Il rejoignit son épouse et la prit dans ses bras. Ils restèrent longtemps à fixer la terre brumeuse devant eux. Tout était si calme. Il était tard. Les habitants devaient dormir, ou achever leur journée derrière leurs volets clos. Cependant ce silence avait quelque chose de pesant, d'inhabituel. Yann et Hélène étaient partagés entre la folle envie de pénétrer immédiatement dans le port qui ouvrait ses longs bras devant eux et celle de faire demi-tour sur-le-champ pour retrouver la solitude naturelle de l'océan. Par moments, ils pouvaient

entendre le bruit des coques qui s'entrechoquaient et des mâts qui tintaient comme des clochettes. Un bruit qu'Hélène connaissait bien pour avoir grandi au milieu des bateaux. Le bruit habituellement si apaisant du tintement des mâts, dormant avant de reprendre le large. Petite, elle aimait se blottir dans le recoin le plus silencieux du port et écouter les promesses de voyages des navires pendant des heures. Mais ce qui résonnait dans cette nuit silencieuse s'apparentait plus à l'appel du glas qu'à une invitation au voyage. Hélène glissa sa main dans celle de Yann et l'entraîna à l'intérieur. L'attente était sinistre. Elle désirait se blottir dans ses bras pour ne plus guetter les mouvements de la terre.

Le lever de soleil était magnifique sur cette baie colorée. Hélène n'avait jamais rien vu d'aussi étrange que ce petit port. Une digue, très basse, construite de pierres et de terre, formait un carré rectiligne ouvrant un large passage aux bateaux. Il y en avait très peu, mais ils étaient si chamarrés, allant du bleu roi au rouge vif, qu'ils envahissaient le paysage, l'éblouissant de lumière. Un long bâtiment bas, rouge vif lui aussi, fermait le port et s'ouvrait sur la ville, de jolies maisons blanches aux toits couleur d'ardoise, alignées le long de routes droites et bien perpendiculaires. Yann leva l'ancre et entreprit l'entrée dans le port, ce qui ne posa aucun problème étant donné le peu d'animation. Pas un bruit, pas un cri, pas un bateau sur le départ, et surtout pas une mouette guettant la partance des bâtiments de pêche. Hélène avait une horrible envie de crier à Yann, "arrête-toi, partons" mais elle avait la gorge nouée. Et il fallait bien comprendre ce silence. Ils ne pourraient fuir éternellement. Yann ne s'engagea pas trop et accosta au bout de la rade. Le silence les happa et l'un comme l'autre fut incapable d'accomplir le moindre geste pendant quelques instants. Il y avait bien une dizaine d'embarcations amarrées, alors pourquoi cette absence de bruit ? Que pouvaient bien faire les habitants de cette ville ? Où étaient-ils ? Le soleil était déjà haut dans le ciel, mais ils semblaient

être les seuls êtres vivants éveillés.

-Maxime est encore couché ? Interroge Yann.

Hélène ne répondit pas et il répéta sa question un peu plus fort. Elle sursauta. Elle ne l'avait pas entendu, perdue dans la contemplation du port et de sa jolie plage bordée de quelques arbres.

-Oui, dit-elle.

-Reste là, je vais faire un tour.

Elle s'agrippa à lui nerveusement.

-Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

Il sourit.

-Je ne pense pas me faire agresser ici.

-Attends.

Elle alla à la cuisine et revint en lui tendant un couteau.

-Prends ça quand même.

Il posa ses lèvres sur son front.

-Ne t'inquiète pas.

Il s'empara malgré tout de l'arme qu'elle lui tendait et sauta sur le ponton rudimentaire. Hélène ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'intérieur du vaste bâtiment rouge.

Yann appela, mais ne lui répondit que l'écho de sa propre voix. Il ressortit de l'autre côté et entra dans la ville par la seule route qui y menait. Il avait beau regarder de tous côtés, il ne pouvait que constater un immobilisme total. Pas un chat endormi sur un tonneau, pas un animal errant à la recherche de quelques restes de nourriture, rien. L'oreille aux aguets, il tentait désespérément de capter un son familier, le jappement d'un chien, le rire d'un enfant, mais il n'y avait que le silence. Rien, hormis le cliquetis des mâts et le bruissement de l'eau sur les coques. Il hésitait à entrer dans une maison mais il lui sembla plus prudent et sans doute plus poli de trouver un coffee-shop ou un restaurant pour rencontrer du monde. Il avança et opta pour la droite au premier croisement qu'il rencontra. Il avait à peine remonté quelques rues qu'une

pancarte lui annonça ce qu'il cherchait. Il s'approcha d'un pas volontaire de la bâtisse de bois peinte en bleu, poussa doucement la porte et héla à qui voulait l'entendre :

-Bonjour, Hello, il y a quelqu'un ?

Mais personne ne lui répondit. Les tables étaient toutes dressées, mais seule l'une d'entre elles portait les restes d'un repas. Du pain blanc moisissait dans une corbeille en osier, certainement là depuis plusieurs jours. Sur les autres couverts, une fine couche de poussière s'était déposée. Il s'étonna de l'absence de mouches sur ces restes, sans doute déjà trop décomposés. Il s'approcha de la cuisine. L'odeur de moisissure et de viande périmée lui fit détourner la tête et un vrombissement sonore lui apprit où se trouvaient les mouches. Il ne s'attarda pas plus longtemps à observer les vagues brunes qu'elles formaient sur les plans de travail et claqua vivement la porte, terrorisé à l'idée qu'une nuée pourrait le trouver appétissant.

Nul doute que les habitants avaient fui la ville en hâte. Mais pourquoi cette agréable petite ville avait-elle été ainsi abandonnée ? Après quelques secondes d'hésitations, il se décida à entrer par effraction dans l'intimité des propriétaires et se dirigea vers l'escalier qui montait à l'étage. Il lui fallait des réponses. Dès qu'il commença son ascension, un craquement sinistre se fit entendre. Il s'arrêta, retint son souffle puis leva son autre jambe. L'ascension lui sembla interminable. Ce n'était pourtant qu'un escalier de courte volée. Une porte fermait l'étage pour séparer la partie privée de la partie publique. Elle était entrouverte. Il la poussa lentement et posa sa question une ultime fois "il y a quelqu'un ?", pour la forme, soupçonnant par avance qu'il n'obtiendrait pas de réponse. Si une personne était ici, elle l'aurait déjà entendu et se trouverait certainement face à lui à ce moment précis. A moins qu'elle ne se cache. Il se saisit du manche du couteau qu'il avait glissé dans sa poche, prêt à s'en servir. Un long couloir sombre s'ouvrait sur plusieurs portes identiques. Toutes étaient entrouvertes, mais de l'une d'elles seulement, filtrait la lumière du jour. Yann fit quelques

pas et y frappa. Sans réponse, il entra. Il s'attendait à tout, sauf à ça et il en lâcha son arme qui tomba avec un bruit sourd sur le plancher de bois. Allongé en travers du lit, les yeux fixes rivés vers le plafond, gisait un homme d'une quarantaine d'années. Malgré le vent qui soufflait en douces rafales par la fenêtre, l'odeur le saisit et il plaça sa main devant son visage. Il fit quelques pas dans sa direction. Pas de doute, il était mort depuis plusieurs jours déjà. Il ne le toucha pas, fit demi-tour, ramassa son couteau, dévala l'escalier aussi vite que ses jambes le lui permirent et se précipita dehors. Là, s'adossant au mur, il vida le contenu de son estomac. Il lui fallut un moment avant de reprendre ses esprits. Puis il regarda la ville autour de lui, les maisons bien rangées le long de la route goudronnée, les voitures garées devant les sages carrés de verdure, un vélo traînant sur une pelouse... Il traversa la rue et entra dans la première des propriétés. La porte n'était pas verrouillée. Il visita chaque pièce l'une après l'autre. Déserte. Il pénétra dans une seconde, toujours personne. Une troisième, une quatrième. Ses tempes battaient, son cœur galopait, ses mains fébriles ouvraient les portes avec plus de difficultés chaque fois. Il fouilla ainsi chaque maison de la rue et plus encore, mais vides, elles étaient toutes vides. Hormis les mouches qui les hantaient en prenant possession des lieux, aucune trace de vie. Certaines étaient fermées à clé et semblaient n'être que des résidences secondaires, mais la plupart exhibaient les restes d'une vie quotidienne, comme si ses occupants s'étaient volatilisés sur place.

Épuisé, il retourna vers le port et s'assit sur une caisse encore cerclée, le regard vide, rivé sur la ville fantôme. Une main lui effleura l'épaule et il bondit sur ses pieds. Il fit face à son épouse, ahuri, l'air perdu, effaré.

-Yann, qu'y-a-il ? Tu es parti depuis si longtemps ! Je ne pouvais pas attendre plus.

-Où est Maxime ?

-Il dort encore. J'ai fermé la cabine, regarde on voit le

bateau d'ici. Il ne craint rien.

Il la repoussa doucement et partit en direction de la digue. Hélène le suivit, l'observant avec effroi alors qu'il entrait sur les navigations, les fouillait, en ressortait pour passer à la suivante, jusqu'à la leur. Elle le rattrapa et saisit son bras.

-Qu'y-a-t-il Yann ? Qu'as-tu vu ? Tu me fais peur.

Il se jeta sur elle et la serra avec force.

-Yann ! Doucement ! Tu me fais mal ! S'écria-t-elle.

-Excuse-moi, dit-il en se détachant sans vraiment la lâcher ni la quitter des yeux.

-Qu'as-tu vu bon sang ! S'énerva-t-elle.

-Rien. Ils sont tous partis.

-Tous ?

-Oui. Enfin... non... Un homme est mort, dans une maison, plus loin.

-Mais pourquoi ?

-Je n'en sais rien. Ils n'ont pas laissé de lettre d'adieu en tout cas.

Il la prit par l'épaule.

-Viens, retournons auprès de Maxime. On avisera plus tard de ce qu'on doit faire.

Hélène prépara un petit-déjeuner laissant son époux sur le ponton puis elle le rejoignit dès que Maxime eut achevé son verre de lait. Immobile, il examinait attentivement la ville, comme en attente d'un mouvement venant des maisons bien rangées aux façades pâles. Hélène sentit une vague de nostalgie l'envahir. Ce havre du bout du monde avait les allures de leur Bretagne. De là où ils se trouvaient, on pouvait imaginer que les murs n'étaient pas de bois ou de lattes de plastiques mais de pierres que couvraient des toits d'ardoises. Port Moriens, c'était le nom de cette petite ville, avait les couleurs et l'allure de leur terre natale et cette ressemblance, après avoir traversé l'océan, était troublante. Hélène se glissa sur le sol auprès de Yann et posa sa tête sur son épaule.

-Rassemble quelques affaires, nous allons prendre une voiture et entrer dans les terres pour voir ce qui se passe. Il y a deux villes pas très loin, Glace Bay et Sydney. Nous en saurons peut-être plus là-bas.

Hélène se leva. Elle voulut l'embrasser mais comprit à son visage froid que ce n'était pas le moment.

Maxime, ravi d'être sur la terre ferme, jouait aux billes dans la rue pendant que ses parents remplissaient un pick-up de quelques affaires personnelles ainsi que de provisions pour la journée provenant d'une petite supérette. Cependant, il avait du mal à fixer son attention sur son jeu et les surveillait du coin de l'œil. Quelque chose ne collait pas. Pourquoi la ville était-elle déserte ? Il examina son père qui fouillait dans sa poche et le vit déposer un billet à côté de la caisse avant de sortir du petit magasin en fermant soigneusement la porte. Maxime se demanda ce qu'il laisserait aux propriétaires de la voiture qu'ils allaient emprunter. Le plein ? Il ne devinait qu'une chose, il



fallait les suivre, obéir, ne pas les contredire et ne pas trop poser de questions, en tout cas pas pour le moment. Et à vrai dire, il n'était pas convaincu que ses géniteurs aient la capacité de lui répondre. C'est pourquoi, quand son père cria "en route", il ramassa en hâte ses billes et courut à la voiture sans se faire attendre.

Ils avaient traversé l'océan, et pourtant, ce qui défilait sous ses yeux n'avait rien de dépaysant. Des étendues de plaines et de forêts de plus en plus denses au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les terres. Il se demanda ce qu'il raconterait d'exotique à ses copains si tout le reste de la planète ressemblait autant à ce qu'il y avait chez lui. Seule la forme de la route lui était insolite, non sinueuse mais rectiligne, sans un virage ou presque. Parfois une maison surgissait au milieu de nulle part puis à nouveau des arbres à perte de vue. Des arbres, toujours des arbres. Chaque fois qu'ils croisaient une habitation, son père s'arrêtait, frappait à la porte, en faisait le tour, puis revenait à la voiture en hochant la tête négativement. Maxime, malgré le silence de ses parents, commençait à comprendre qu'il cherchait tout simplement un habitant, quelqu'un, n'importe qui. Il sentait au fond de sa gorge, une boule de plus en plus douloureuse qui l'empêchait de parler. Quelque chose clochait vraiment.

Après les forêts, ils traversèrent une sorte d'esplanade qui avait l'air d'une base puis arrivèrent dans une ville. Maxime qui s'attendait à des gratte-ciel fut un peu déçu. De petites maisons résidentielles, avec de jolis jardins propres et bien carrés. Ils passèrent de nombreux quartiers avant d'arriver à ce qui leur sembla être le centre-ville. Mais ce qui intrigua l'enfant fut que, malgré l'abondance de maisons et de voitures garées, ils n'en croisèrent pas une qui roulait et pas un passant ne déambulait dans les rues. Personne sur les trottoirs, poussant un landau, promenant son chien, ou accroché à son portable. Pas une âme. Pas plus que dans le port qu'ils venaient de quitter. Son père se gara sur Main Street et sortit du pick-up. Il entra dans une grande bâtisse qui lui sembla être une mairie. Sa mère

lui prit la main. Si les circonstances avaient été différentes, il aurait été tout excité de voyager dans ce gros pick-up, assis entre ses parents. Mais la douceur de la main qui enfermait la sienne ne lui suggéra pas même un sourire. Hélène lui proposa de marcher un peu. Il fixait l'aire de jeu à quelques pas devant eux, si vide. Il aurait voulu courir jusque-là et monter sur le beau toboggan qui lui tirait la langue malicieusement mais il éprouvait une immense et désagréable appréhension à l'idée de fouler le pavé de ces rues désertes.

-Je préfère pas maman.

C'était les premiers mots qu'il prononçait depuis leur départ du port et le sourire de sa mère l'encouragea à aller plus loin.

-Où sont les gens, maman ?

-Je ne sais pas bonhomme. C'est pour ça qu'on cherche. Regarde cette belle église, là-bas, tu ne veux pas qu'on aille voir si elle est aussi jolie à l'intérieur qu'à l'extérieur ?

En effet, un bel édifice se dressait à quelques mètres, mais aussi un autre sur leur gauche. Ce n'était pas les premières qu'ils croisaient, Maxime s'était même étonné d'en voir autant dans une seule ville alors que chez lui, dans chaque village, les maisons se blottissaient chaque fois autour d'une seule et unique église. Ici, elles parsemaient la ville de leurs clochers pointus ou ovale, toutes différentes, toutes très gaies. Loin des austères monuments de pierres grises du vieux continent. De légères silhouettes. Il fit la moue. Il se demandait si de telles constructions abritaient d'aussi beaux vitraux qu'en France. Il avait une passion pour cet art. A tel point qu'il s'amusait à en construire avec tout ce qui lui tombait sous la main. A la maison, on ne jetait jamais le verre cassé. Sa mère en ponçait les morceaux pour qu'ils ne coupent plus et les lui donnait. Il aimait les réalités fracturées qu'il obtenait en assemblant des petits carrés les uns aux autres. Quand il n'avait pas de verre, il collait des morceaux de papiers transparents et Hélène retrouvait souvent ses intercalaires ajourés de formes diverses. Sauf que ce jour-là, malgré sa curiosité, son cœur battait trop

fort dans sa poitrine pour avoir envie d'admirer un vitrail. Il tourna la tête. Son père ressortait du grand bâtiment. Sans un regard vers eux, il traversa la rue et entra dans une maison. Craignant de rester ici assis pendant des heures, Maxime ouvrit la porte et sauta à l'extérieur. Hélène griffonna quelques mots sur un ticket de caisse qui traînait sur le tableau de bord et le suivit. Ils hésitèrent un instant, puis optèrent pour une curieuse église au toit bleu. Ils ne le regrettèrent pas. L'intérieur était aussi beau et original que l'extérieur. C'était magnifique. Léger et gai. Maxime aima ce silence-là. Le silence de l'église était naturel, apaisant, rien à voir avec celui qui régnait au dehors. Ils s'approchèrent de l'autel à pas lents. Maxime n'avait jamais rien vu de pareil. C'était si lumineux, si vivant. Bercé dans sa contemplation, il sursauta en entendant Hélène pousser un petit cri et se retrouva soudain dans le noir, le visage pressé contre le ventre de sa mère. Il n'avait eu que le temps d'apercevoir une paire de chaussures boueuses à moitié recouvertes d'un large pantalon sombre.

-Viens bonhomme, ne restons pas là, dit-elle en le forçant à regarder vers la porte d'entrée.

Mais soudain, elle s'immobilisa, comme si elle venait de réaliser quelque chose...

-Attends-moi là et ne te retourne pas, lui dit-elle.

Elle lâcha sa main et retourna à l'autel. Maxime avait beau être un enfant obéissant, il la suivit des yeux, la regarda s'accroupir et se faufila derrière elle, sans bruit. Il la vit faire un signe de croix et attraper un napperon de dentelle sur l'autel. C'est quand elle se baissa qu'il le vit. Un homme aux cheveux grisonnants. Le napperon que sa mère venait de poser sur son visage ne masquait pas totalement la mâchoire décharnée et les yeux vides. Aucune blessure sur son corps, mais une odeur épouvantable à laquelle il n'avait pas prêté attention jusque-là, masquée par celle des nombreux cierges qui brûlaient encore. Il recula vivement et un bruit métallique résonna dans l'église. Il se retourna, pétrifié. Une grosse pelle boueuse gisait à ses pieds et oscillait légèrement sur le sol dallé. Sa mère s'était relevée,

et, comme lui, fixait la large pelle qui se balançait.

-Maxime, Hélène, vous êtes là ?

Le cri de Yann les sortit de leur torpeur. Hélène prit la main de son fils et se tourna vers son époux qui descendait l'allée d'un pas mal assuré.

-Vous avez trouvé quelque chose ?

Hélène baissa les yeux vers la pelle dont le balancement diminuait peu à peu. La terre qui la maculait était à peine sèche. Les yeux de Yann glissèrent de l'objet vers le corps du pasteur et il attrapa l'autre main de son fils.

-Tu as rencontré quelqu'un papa ?

Sa gorge se noua. Que répondre à son petit garçon ? Comment lui expliquer ce qu'il avait vu ou même ce qu'il n'avait pas vu ? Comment lui avouer que lui, son père, son guide, son modèle, ne comprenait pas, ne savait pas, et qu'il était désœuvré et effrayé ?

-Personne bonhomme, avoua-t-il malgré tout.

Il n'ajouta pas qu'il avait une vague idée de l'endroit où étaient tous les gens qui n'étaient pas dans leur maison. Il n'avoua pas non plus que ceux qui y étaient encore se faisaient dévorer par les vers depuis des jours, et que l'ardeur de ce pasteur n'avait pas été suffisante pour offrir une sépulture à tous ses paroissiens.

-Je pense que ça ne sert à rien de rester ici. Retournons au catamaran, ajouta-t-il en jetant un dernier regard sur l'autel qui masquait le mort.

Il les conduisit vers une petite porte latérale qui les mena dehors. Au spectacle qui s'offrit à leurs yeux, ils s'immobilisèrent un instant. Tout autour de l'église, ce qui avait dû être une pelouse bien entretenue n'était plus qu'un amas de terre retournée, comme envahie par des taupes géantes, et partout, se dressaient des croix si nombreuses qu'elles en étaient presque menaçantes.

Yann lâcha la main de son fils et fit le tour de l'église. Partout la terre était retournée et parsemée de ces croix

sommaires. Au coin du bâtiment, quelque chose attira son attention. Il hâta le pas, traversa la rue et parvint à ce qui ressemblait de loin à un immense champ fraîchement labouré. Mais ce n'était pas un champ, c'était un cimetière. Un cimetière tel qu'il n'en avait jamais vu, un alignement désordonné de fosses rebouchées à la hâte, de croix fichées maladroitement là où avant les habitants venaient se distraire en tapant dans une balle. Quand Maxime accompagnait ses parents au cimetière pour poser des fleurs sur la tombe de son frère, il occupait toujours son temps à regarder les noms des morts et s'amusait à calculer de tête l'âge de leur décès. Une occupation qui le distrayait de la pesante tristesse de ses parents. Il ne comprenait pas ces visites. Qu'on vienne s'attarder sur un corps en décomposition au lieu de penser à ceux que l'on a aimés et perdus tels qu'ils étaient de leur vivant. Il était plus facile pour lui de parler à son grand frère au milieu de l'océan que penché sur une plaque de marbre reposant sur un tas de chair et d'os en décomposition.

Il se colla contre son père et leva les yeux vers lui. Son visage était crispé. Ses joues tremblaient et des larmes brillaient au coin de ses yeux. Il se tourna vers sa mère, à quelques pas derrière eux. Elle aussi s'était arrêtée et se soutenait respectueusement à une croix comme si ses muscles ne la portaient plus. La nature commençait déjà à reprendre ses droits sur ce tout jeune cimetière, et des herbes folles poussaient entre ces croix, des belles, des moins belles, des toutes neuves et d'autres fabriquées à l'aide de deux vulgaires morceaux de bois liés avec de la ficelle. Certaines portaient un nom mais la majorité n'immortalisait personne. Trônant simplement sur un être inconnu pour les générations à venir. Sur de nombreuses tombes était posée une petite plaque. Maxime en ramassa une. Il y reconnut celles clouées sur les façades des maisons, où à côté des boîtes aux lettres, celles où est inscrit un nom de famille ou un numéro de rue. Il regarda de plus près celle qu'il avait dans la main, et y lut, " Tyler Family ". Ses notions d'anglais lui suffisaient pour comprendre et

l'enfant devina que sous ce tas de terre gisait une famille entière. Il regarda son père qui semblait plus désespéré que jamais. Pourtant, à ses sourcils froncés, il devinait que son esprit tournait à plein régime. L'affliction que provoquait ce spectacle terrible suscitait en lui l'échafaudage de ce qu'il leur fallait faire.

-Retournons au catamaran.

-Tout de suite ? Chuchota Hélène comme craignant de déranger les morts à ses pieds.

-Tu veux vraiment dormir ici ?

Elle trembla.

-Non.

-D'abord tu vas m'aider à enterrer ce pasteur. Je pense que tous ces gens le voudraient. Il fit une pause et reprit. "Demain nous enterrerons l'homme que j'ai retrouvé hier. J'imagine qu'il a fait la même chose que cet homme d'Église. Et moi, je n'y ai même pas pensé.

-Et.... il y en a d'autres ? En ville ?

Il soupira.

-Quelques-uns.

-Tu veux tous les enterrer ?

-Je ne sais pas. Je ne veux pas m'attarder ici non plus.

-Et Maxime ?

Yann baissa les yeux sur son fils qui regardait les autres plaques posées sur les tombes.

-Je pense qu'il est inutile de lui cacher quoi que ce soit.

Elle acquiesça d'un geste de la tête et tous deux retournèrent à l'église, suivis de près par leur fils qui n'avait pas l'intention de rester isolé.

Une fois le pasteur enterré, Hélène fit une brève prière pour lui, retrouvant les mots de son enfance au fond de sa mémoire. En même temps, elle se répétait en boucle ces questions : pourquoi ? Comment ? Pourquoi... ?

Marchant vers la voiture, Yann posa sa main sur ses épaules mais ce geste affectueux ne lui apporta aucun réconfort.

-Crois-tu qu'il soit... je veux dire... que nous soyons.... enfin...

Elle avait beau faire, elle ne trouvait pas les mots.

-Qu'il ne reste que nous ? L'aida-t-il.

-Oui, lâcha-t-elle dans un soupir.

-Je n'en sais rien. Je ne crois pas. Enfin... je pense que c'est impossible.

Ils allaient monter dans la voiture quand elle se tourna vivement vers lui.

-Tu as trouvé un journal en ville... ? Tu as allumé une télé, un poste de radio... ?

Il eut un rire nerveux.

-Me crois-tu si je te dis que je n'ai rien fait de tout ça ?

Elle se força à sourire.

-Ça ne te ressemble pas.

Il plongeait son regard dans le sien.

-Je crois que je suis terrifié. Je crois que je n'y ai pas pensé, car, inconsciemment, je ne voulais pas savoir. J'avais peur de savoir...

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Si Yann perdait ses moyens, tiendrait-elle ? Si elle perdait celui sur lequel elle comptait, celui qui savait toujours comment et quoi faire, y arriverait-elle ? Elle soutint son regard un instant. Il semblait perdu. Elle l'embrassa.

-Attendez-moi dans la voiture, j'en ai pour une minute.

Son audace l'étonnant elle-même, elle entreprit de trouver une librairie, un kiosque, n'importe quel commerce vendant des journaux pour lui éviter d'entrer dans une maison, d'une part par acquit de conscience, d'autre part par peur de se retrouver face à un cadavre. La chance était avec elle car elle trouva rapidement une boîte à journaux. Elle aurait dû y penser. On les voit dans presque tous les films transatlantiques. Elle fouilla ses poches mais n'y trouva aucune monnaie. Elle n'était d'ailleurs pas certaine qu'un euro puisse correspondre à une monnaie canadienne. Cherchant une solution, elle se retrouva devant la vitrine d'un magasin d'électroménager. Toutes les télévisions étaient allumées, mais aucune ne diffusait d'images. Elle entra, se saisit d'une télécommande et zappa en direction de chacune d'elles. Elle fit défiler plusieurs chaînes mais, à part une qui diffusait un clip vidéo et une autre un dessin animé, ne s'affichait que le message "no signal" envahissant obstinément l'écran bleu en s'y baladant de droite à gauche. Elle s'approcha d'une radio, la déballa, trouva une prise et l'alluma. Rien qu'un grésillement entêtant et continu. L'électricité fonctionnait mais c'était tout. Elle s'approcha du comptoir mais ne put ouvrir la caisse électronique. Il fallait certainement un code.

Elle allait abandonner et retourner au pick-up, quand elle aperçut, de l'autre côté du trottoir, la voiturette d'un vendeur de Hot dog. Elle traversa la rue d'un pas vif après avoir guetté à droite et à gauche l'arrivée d'un véhicule. Le réflexe lui étira un sourire triste et elle s'arrêta au milieu de la voie en réalisant l'absurdité de son geste. Elle tourna sur elle-même et observa la ville. Vide. Silencieuse. Désertée. Si une catastrophe était arrivée, pourquoi le magasin n'avait-il pas été dévalisé ? Pourquoi n'y avait-il pas des voitures partout, le chaos qu'on imagine en cas de fin du monde ? N'y avait-il eu aucune panique ? Les gens de cette ville étaient-ils plus civilisés que l'ensemble des êtres humains ? Jeeps, camions, camionnettes, mobylettes, berlines étaient sagement garés le long des



trottoirs. Une ville bien tranquille. Endormie. Elle reprit son souffle et repartit vers la voiturette. Chassant les mouches qui s'acharnaient sur les restes de saucisses, sauces et pains moisis, elle chercha une petite boîte dans laquelle le marchand rangeait certainement sa monnaie. Si la ville avait été prise par surprise, elle devait toujours être là. Elle y était en effet, mais fermée à clé. Elle la jeta à terre de dépit, la fusilla du regard, puis la ramassa et alla la jeter violemment sur la vitre qui protégeait les journaux. Avec un peu de mauvaise conscience, elle en dégagea un exemplaire en jetant des regards furtifs aux alentours. Mais il n'y avait personne pour constater l'effraction. Elle secoua le journal pour le débarrasser des petits bouts de verre et retourna à la voiture en le tenant à bout de bras.

Le soir tombait. Yann et Maxime l'attendaient dans le pick-up. Son fils s'était endormi. Elle grimpa sur son siège en prenant soin de ne pas le réveiller et posa le journal sur le tableau de bord avant de se saisir de la tranche de pain de mie tartinée de beurre de cacahuètes que lui tendait son époux. Et voilà, elle venait à peine de poser les pieds de l'autre côté de l'océan et elle se nourrissait déjà de pain de mie et de beurre de cacahuètes. Elle le remercia et apprécia malgré tout cette nourriture capitaliste, réalisant en mordant dedans qu'elle mourrait de faim.

-J'ai pris de la farine et quelques denrées non périmées dans une épicerie, expliqua Yann. Je n'ai pas payé cette fois, ajouta-t-il avec air piteux. Je pense que plus personne n'entrera ici avant longtemps.

-Tu as bien fait.

-Tu as du nouveau ?

-Un journal.

-La télé ?

-Rien. Pas de diffusion.

-Rentrons au port. Nous reprendrons la mer demain.

-Et ?

-Nous irons jusqu'à Boston, ou New York.

-Tu crois vraiment qu'aller dans une grande ville c'est une bonne idée ?

-Il faut savoir. On n'a pas le choix. Ta sœur habite toujours du côté de Saint-Joseph n'est-ce pas ?

-Oui, aux dernières nouvelles.

-Alors nous irons la voir. Ce sera plus rapide que de rentrer en France. Et j'ai du mal à croire qu'il n'y ait plus rien à part nous.

Avant qu'il ne démarre, Hélène l'interpella :

-Yann...

-Quoi ?

-As-tu vu un animal ?

Il suivit son regard. À plusieurs mètres de là un chat mort se décomposait sur le haut d'un mur.

-Tu veux dire à part les mouches ?

-Je ne plaisante pas Yann...

-C'était juste pour détendre l'atmosphère.

-Tu n'as pas répondu à ma question. Il démarra et fit demi-tour en murmurant."Des bûchers.

-Quoi ?

Yann jeta un œil sur son fils pour s'assurer qu'il dormait encore et s'expliqua :

-Des chiens, des chats, d'autres victimes encore j'imagine, peut-être même des corps humains, empilés et brûlés. Des bûchers quoi.

-Alors nous sommes seuls.

-Il y a bien quelqu'un qui a allumé ces bûchers !

Hélène, machinalement, alluma la radio pour briser le silence mais l'éteignit aussitôt, le grésillement la ramenant à l'angoissant questionnement du sort de l'humanité.

-Mets un disque. Il y en a dans la boîte à gants, lui suggéra Yann.

Elle attrapa le premier qui lui vint. Le rythme entraînant et l'accent québécois du chanteur détendirent l'atmosphère mieux que les mauvaises blagues de Yann et, malgré l'incertitude de leur situation, ils échangèrent un sourire.